Isée Bernateau

Le temps perdu est-il retrouvé ?

Proust et la pensée magique

Dans *À la Recherche du Temps perdu*, Proust rend à nouveau présent un passé pourtant aboli. Sa quête se fonde sur un refus du temps comme disjonction entre soi et soi-même, et sur la conviction d'une puissance hallucinatoire du mot permettant la coalescence entre ce qui n'est plus, ce qui est, et ce qui sera. Cette conviction est caractéristique de la pensée magique du narcissisme primaire dans lequel la réalisation hallucinatoire de désir prévaut sur la prise en compte de la réalité. Mais toute œuvre d'art, selon Freud, puise aux sources de la toute-puissance infantile pour créer un « royaume intermédiaire entre la réalité qui refuse le souhait et le monde de la fantaisie qui accomplit le souhait, un domaine où les aspirations à la toute-puissance de l'humanité primitive sont pour ainsi dire restées en vigueur¹ ». La spécificité de *La Recherche* ne réside donc pas dans sa mise en œuvre de la pensée magique, commune à l'enfant, au primitif, au névrosé et au créateur dans leur appréhension du monde. Elle réside au contraire dans sa capacité à désigner ce qui est l'envers de la pensée magique, ce qui la rend nécessaire et l'invalidé tout à la fois, ce qui en un mot en constitue le tragique, à savoir le temps comme vecteur de séparation et de mort.

¹ S. Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse » (1913), *Œuvres complètes*, XII, Paris, PUF, 2005, p. 123.

CONTRE LE TEMPS

Chez Proust, le désir d'écrire naît d'abord *dans* et *contre* l'absence : *La Recherche* s'ouvre sur l'absence de la mère au moment du coucher. À l'instar des lettres de Mme de Sévigné à sa fille, l'écriture est, pour l'enfant laissé seul, le moyen de rétablir un échange que l'absence a interrompu. La lettre écrite à la mère pendant qu'elle dîne avec Swann devient une synecdoque du narrateur lui-même : « mon petit mot allait me faire du moins entrer invisible et ravi dans la même pièce qu'elle² ». La phrase laconique de Françoise : « il n'y a pas de réponse », crée en revanche un désir irrépressible d'union avec l'absente, car l'écriture a échoué à faire venir la mère : « je sentis qu'en écrivant ce mot à maman, en m'approchant au risque de la fâcher, si près d'elle que j'avais cru toucher le moment de la revoir, je m'étais barré la possibilité de m'endormir sans l'avoir revue ». Mais si l'écriture lui est aussi nécessaire, c'est parce que le narrateur a le sentiment aigu d'une coïncidence entre absence et mort. À Doncières, il est écrasé par la *présence* de la colline qu'il voit de sa fenêtre car elle lui rend perceptible *l'absence* de ceux qui sont à Paris ou à Balbec : « la conscience que la colline était là, plus réelle par conséquent, même quand je ne la voyais pas, que l'hôtel de Balbec, que notre maison de Paris auxquels je pensais comme à des absents, comme à des morts, c'est-à-dire sans plus guère croire à leur existence³ ». L'écriture est une ultime tentative, un mouvement de ré-union par-delà la séparation, mais ce mouvement est d'autant plus violent qu'il s'origine dans la conscience d'une irrémédiable et définitive séparation.

La séparation, c'est d'abord celle qui règne d'abord entre les êtres. Reprenant l'idée platonicienne selon laquelle il n'y a de vraie connaissance que de l'âme, le narrateur attribue cette séparation des êtres entre eux à l'imperfection de nos sens : « Un être réel, si profondément que nous sympathisions avec lui, pour une grande part est perçu par nos sens,

² *Du côté de chez Swann*, pp. 29-32.

³ *Le côté de Guermantes*, p. 380.

c'est-à-dire nous reste opaque, offre un poids mort que notre sensibilité ne peut soulever. (...)
La trouvaille du romancier a été d'avoir l'idée de remplacer ces parties impénétrables à l'âme par une quantité égale de parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler⁴ ». Seule la littérature, langage de l'âme, peut remédier à cet état de séparation originel et constitutif de la nature humaine.

Car la séparation règne non seulement entre les sexes, mais aussi entre le corps et l'âme. Le corps propre est lui aussi un étranger, si indifférent à notre égard qu'il en devient même un ennemi : « C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent et qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps⁵ ».

À la fin de *La Recherche*, le bal chez les Guermantes donne l'occasion au narrateur de constater que la séparation la plus radicale s'effectue à l'intérieur du sujet lui-même. Le temps, qui transforme les corps au point de les rendre méconnaissables, nous sépare irréductiblement de nous-mêmes. La vieillesse agit comme une puissance de mort abolissant l'être passé sous l'être présent. Le sujet est absent à lui-même. Ainsi, le temps est l'ennemi à la fois de l'homme et de l'écriture, car sa force d'oubli et de corruption interdit la continuité d'être. Pourtant, à rebours de cette puissance dévastatrice du temps, l'écriture proustienne part *envers et contre tout* à la recherche du temps perdu afin de recréer une présence à soi-même débarrassée de toute absence.

LE MIRACLE D'UNE ANALOGIE : LE TEMPS RETROUVÉ

La mémoire involontaire réalise le miracle du *temps retrouvé* dans une absolue coïncidence du présent et du passé, une réunion qui garantit la continuité d'être au-delà de

⁴ *Du côté de chez Swann*, p. 84.

⁵ *Le côté de Guermantes*, p. 594.

toute séparation. L'épisode si célèbre de la madeleine place le style proustien sous l'égide du principe de plaisir qui fait fi de la marche du temps et se rit de sa force de destruction : « Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes de gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause⁶ ». Ce plaisir insolite ouvre les portes d'un monde nouveau, dans lequel la toute-puissance va de pair avec un sentiment d'immortalité : « J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel ». Par le miracle d'une analogie, le temps s'abolit et le monde de l'enfance se déploie, tel qu'il était, « de ma tasse de thé⁷ ».

Il y a, dans la démarche proustienne, un refus de toute substitution, de tout déplacement :

« Et pourtant, parce qu'il y a quelque chose d'individuel dans les lieux, quand me saisit le désir de revoir le côté de Guermites, on ne le satisferait pas en me menant au bord d'une rivière où il y aurait d'aussi beaux, de plus beaux nymphéas que dans la Vivonne, pas plus que le soir en rentrant – à l'heure où s'éveillait en moi cette angoisse qui plus tard émigre dans l'amour, et peut devenir à jamais inséparable de lui – je n'aurais souhaité que vînt me dire bonsoir une mère plus belle et plus intelligente que la mienne. Non ; de même que ce qu'il me fallait pour que je pusse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis puisqu'on doute d'elles encore au moment où on croit encore en elles, et qu'on ne possède jamais leur cœur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée, sans le reliquat d'une intention qui ne fût pas pour moi – c'est que ce fut elle, c'est qu'elle inclinât vers moi ce visage où il y avait au-dessous de l'œil quelque chose qui était, paraît-il un défaut, et que j'aimais à l'égal du reste, de même que ce que je veux revoir, c'est le côté de Guermites que j'ai connu, avec la ferme qui est un peu éloignée des deux suivantes, serrées l'une contre l'autre, à l'entrée des allées de chênes ; ce sont ces

⁶ *Du côté de chez Swann*, p. 44.

⁷ *Ibid.*, p. 47.

prairies où, quand le soleil les rend réfléchissantes comme une mare, se dessinent les
feuilles des pommiers, c'est ce paysage dont parfois, la nuit, dans mes rêves,
l'individualité m'étreint avec une puissance presque fantastique et que je ne peux plus
retrouver au réveil⁸ ».

Dans et par l'œuvre, le narrateur veut étreindre sa mère et retrouver le côté de Guermantes
tels qu'ils étaient dans son enfance, inchangés, éternels. L'animisme infantile, pensée
magique qui résout la contradiction entre identité de perception et identité de pensée, est au
cœur de l'écriture proustienne : la réalité recrée n'est pas seulement une réminiscence de la
réalité passée, elle *est* le passé car elle est soutenue par la force de l'hallucinatoire. « L'édifice
immense du souvenir ⁹ » se déploie et trouve une forme adéquate pour ré-incarner, redonner
chair et vie à ce passé disparu dans l'oubli.

Le style proustien part à la recherche de l'essence des choses et des êtres, par-delà leur
existence temporelle : « Cette idée d'un style-substance, restituant par la seule vertu de son
haut degré de fusion l'unité matérielle des choses ¹⁰ ». Ce faisant, Gérard Genette note que
La Recherche réalise une expérience qui « n'est pas sans analogie avec les grands mythes
judéo-chrétiens¹¹ », puisqu'elle nous mène du paradis perdu de Combray à « l'extase finale de
la Réminiscence, contemplation fugitive de l'éternité », en passant par la « Chute dans le
Temps » et « la longue promesse du Salut » dans et par la littérature : « La vraie vie, la vie
enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la
littérature¹² ». Mais si la littérature prévaut sur la vie, c'est parce qu'elle seule permet le trajet
régrédient qui mène au monde de la toute-puissance infantile.

⁸ *Du côté de chez Swann*, pp. 182-183.

⁹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁰ G. Genette, *Figures*, I, Paris, Éditions du Seuil, 1966, « Points-Seuil », p. 42.

¹¹ *Ibid.*, p. 65.

¹² *Le temps retrouvé*, p. 474.

La magie de l'œuvre réside en grande partie dans ce sentiment d'unité retrouvée par-delà des séparations qui pourtant résonnaient comme indépassables. Le monde de *La Recherche*, monde structuré par l'opposition entre le côté de Swann et le côté de Guermantes, apparaît finalement dans *Le Temps retrouvé* comme un monde interlope, fluctuant, à l'image du salon des Verdurin qui maintenant accueille le faubourg Saint-Germain. Melle de Saint-Loup, fille d'une Swann et d'un Guermantes, est le symbole vivant d'une telle confluence.

« Privilège du souvenir ou de la rêverie, mais aussi et surtout ubiquité souveraine du récit, par laquelle les lieux se dématérialisent en glissant les uns sur les autres¹³ », écrit Gérard Genette, qui considère qu'À *la Recherche du Temps perdu* réalise ainsi un « palimpseste du temps et de l'espace¹⁴ ». La quête de l'unité, unité des lieux, des temps, et peut-être surtout des êtres, est centrale dans une œuvre qui préfère les signes de l'Art à tous les autres car ils réalisent « l'unité d'un signe immatériel et d'un sens tout spirituel¹⁵ ». N'est-ce pas là en effet ce qui sous-tend la pensée magique, le désir d'une totalité abolissant les distinctions et faisant se rejoindre en une seule entité le sujet et l'objet de son désir ?

L'AMOUR, UN RÊVE D'UNITÉ

Le jeune Marcel d'À *l'Ombre des jeunes filles en fleurs* rêve de s'unir aux jeunes filles qu'il voit tout au long de son voyage vers Balbec. Une paysanne portant une jarre de lait crée chez lui « le goût d'un certain bonheur¹⁶ » aux accents de fusion « d'où sortir maintenant eût été comme mourir à moi-même ». Quitter la jeune paysanne à peine entrevue, c'est d'emblée « mourir à soi-même », car l'amour est, chez Proust, union en une seule entité de deux corps et de deux esprits. De même, quand l'une des jeunes filles de la « bande » devient l'objet du

¹³ G. Genette, *Figures*, I, *op. cit.*, p. 60.

¹⁴ *Ibid.*, p. 51.

¹⁵ G. Deleuze, *Proust et les signes*, Paris, PUF, 1964, p. 53.

¹⁶ À *l'ombre des jeunes filles en fleurs*, pp. 17-18.

désir du narrateur, le désir qu'il a d'elle est désir de la rencontre entre une terre asséchée et l'eau bienfaisante : « Venait en moi de succéder à la satiété, la soif – pareille à celle dont brûle une terre altérée – d'une vie que mon âme, parce qu'elle n'en avait jamais reçu jusqu'ici une seule goutte, absorberait d'autant plus avidement, à longs traits, dans une plus parfaite imbibition¹⁷ ». L'union amoureuse est imaginée comme fusion des contraires, puisque c'est la différence qui à la fois entrave et entraîne le désir, mais elle épouse également les contours de l'androgynie, dans la métaphore d'une union aussi nécessaire aux deux parties que l'eau l'est à la terre. Au-delà ou plutôt en-deça du désir, l'oralité perce dans cette « soif », et la recherche d'un étayage affleure dans cette volonté d'union.

La quête de l'objet du besoin est récurrente chez le narrateur. Arrivé à Balbec, il ne peut trouver le sommeil dans sa chambre d'hôtel qu'il ne connaît pas, et dans laquelle il se sent seul, séparé de sa grand-mère par un épais mur : « N'ayant plus d'univers, plus de chambre, plus de corps que menacé par les ennemis qui m'entouraient, qu'envahi jusque dans les os par la fièvre, j'étais seul, j'avais envie de mourir. Alors ma grand-mère entra ; et à l'expansion de mon cœur refoulé s'ouvrirent des espaces infinis¹⁸ ». La grand-mère apparaît comme l'objet complémentaire susceptible de rétablir une unité originelle que la séparation avait brisée, livrant le sujet à la déréliction et au néant : « Je savais, quand j'étais avec ma grand-mère, (...) que tout ce qui était mien, mes soucis, mon vouloir, seraient, en ma grand-mère, étayé sur un désir de conservation et d'accroissement de ma propre vie autrement fort que celui que j'avais en moi-même ; et mes pensées se prolongeaient en elle sans subir de déviation parce qu'elles passaient de mon esprit dans le sien sans changer de milieu, de personne¹⁹ ». Le couple ainsi formé n'est plus celui de la relation amoureuse sensuelle, mais bien davantage le « *païdo-méter* » qui réalise l'accordage parfait de deux êtres en un seul et permet l'illusion du sein

¹⁷ *Ibid.*, pp. 152-153.

¹⁸ *Ibid.*, p. 28.

¹⁹ *Id.*

trouvé-cr. La toute-puissance, dont la pense magique est la fois le signe et la consquence, dpend donc de la prsence de l'autre. Pour que le narcissisme primaire puisse prvaloir psychiquement chez le nourrisson comme tat anobjectal et auto-rotique, un investissement narcissique trs particulier de la mre est ncessaire, investissement que Winnicott a tent de rsumer sous la formule dsormais clbre de « la mre suffisamment bonne ». Freud, dans l'*Esquisse*, en donne une version plus abstraite et plus anonyme, rcemment traduite, dans une volont de fidlit la formule allemande de « *Nebenmensch* », par « l'tre-humain-proche²⁰ ». Or, selon Freud, cet « tre-humain-proche » est seul susceptible de faire prouver au sujet une « exprience vcue de satisfaction²¹ » lorsque celui-ci subit l'effet d'une excitation endogne ou exogne. La *grand-mre suffisamment bonne* est donc un prolongement du moi du narrateur, elle est la fois « moi et plus que moi (le contenant qui est plus que le contenu et me l'apportait)²² ». Ce qui importe plus que tout, c'est qu'entre contenant et contenu, toute sparation soit proscrite.

Or, F. Richard a montr comment l'prouv pubertaire gnital, – rencontr lors de la masturbation dans le petit cabinet telle qu'elle est relate dans *Contre Sainte-Beuve* –, introduit un « *sentiment de sparation radicale, au moment mme o elle procure un plaisir jusqu'alors inconnu*²³ ». L'prouv pubertaire spare irrmdiatement le narrateur de cette « mre-grand-mre » que l'inceste interdit dsormais radicalement d'tre, toujours et encore, la mre de l'unit duelle. Pourtant, Proust cherche malgr tout retrouver la compltude de l'objet du besoin, alors mme que cette compltude s'est abolie dans la dcouverte du plaisir sexuel gnital. L'unit est dfinitivement perdue, et les checs amoureux viendront tmoigner, mais la nostalgie des temps immmoriaux – ceux du sommeil et du rve – demeure. Proust, qui a invers dans sa vie le jour et la nuit, est la recherche de cet en-dea de toute

²⁰ S. Freud, *Projet d'une psychologie* (1895), *Lettres Wilhelm Fliess* (1887-1904), Paris, PUF, 2006, p. 639.

²¹ *Ibid.*, p. 625.

²² *Sodome et Gomorrhe*, p. 153.

²³ F. Richard, « Un Remords de Proust. Contribution la thorie psychanalytique de la cration », *Adolescence*, 2002, 20, 4, pp. 793-794.

indifférenciation, propre au début du monde comme au début de la vie, et dont la pensée magique rétablit le cours.

LE RÈGNE DU RÊVEUR

Finalement, seul le sommeil, lieu par excellence de la toute-puissance de la pensée, se révèle à même d'apporter au narrateur cette abolition des frontières, cet état de non-séparation avec le monde. Dès la première page de *La Recherche*, le sommeil confond le sujet et l'objet, le lecteur et le livre : « il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de Charles Quint²⁴ ». Le pouvoir de l'écrivain n'a en effet d'égal que celui du rêveur : « Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes²⁵ ». Mais au fond de tout rêve, le souhait d'union au premier objet du plus puissant des amours git : « Le rêve réalise également le désir propre à ce que certains successeurs de Freud ont appelé le Moi idéal, de rétablir la fusion primitive du Moi et de l'objet et de retrouver l'état heureux de symbiose organique intra-utérine du nourrisson avec sa mère²⁶ ». Le sommeil nous arrache au temps en nous replongeant dans la mer, si proche à tous points de vue de la mère : « S'il est vrai que la mer ait été autrefois notre milieu vital où il faille replonger notre sang pour retrouver nos forces, il en est de même de l'oubli, du néant mental ; on semble alors absent du temps pendant quelques heures²⁷ ». À Balbec, comme dans les marines d'Elstir, il arrive au narrateur de ne plus pouvoir distinguer la mer de la terre :

« Parfois, à ma fenêtre, dans l'hôtel de Balbec, (...) il m'était arrivé grâce à un effet du soleil, de prendre une partie plus sombre de la mer pour une côte éloignée, ou de regarder

²⁴ *Du côté de chez Swann*, p. 3.

²⁵ *Ibid*, p. 5.

²⁶ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, p. 239.

²⁷ *Du côté de chez Swann*, p. 178.

avec joie une zone bleue et fluide sans savoir si elle appartenait à la terre ou au ciel. Bien vite mon intelligence rétablissait entre les éléments la séparation que mon impression avait abolie²⁸ ».

Le sentiment océanique est prégnant dans ces éprouvés de ré-union des deux éléments que Dieu a séparés dans la Genèse. Cher à Romain Rolland, il correspond au temps narcissique de la pensée magique puisqu'il est le sentiment d'une « absence de frontières²⁹ » et d'un « lien avec le Tout ». Freud note que ce sentiment océanique persiste néanmoins dans la vie d'âme de nombreux hommes *à côté et en même temps* que leur prise en compte d'une séparation d'avec l'extérieur, comme la Rome antique qui subsiste, cachée mais intacte, sous la Rome moderne. Assiste-t-on dans *La Recherche* à ce double mouvement : d'un côté, l'identité de perception propre à la pensée magique agglomère les temps, les lieux et les êtres dans une totalité indistincte ; de l'autre, l'identité de pensée propre à la pensée secondarisée mesure l'écart qui sépare le désir de sa réalisation, le sujet de l'objet ? On peut se demander si la puissance de l'hallucinoire, dont l'excès de présence est écrasant, ne signifie pas plutôt la perte dont elle tente de se prémunir.

LA LIGNE EST BRISÉE PAR LA MORT

Le narrateur d'*À la Recherche du temps perdu* est en effet plus que quiconque convaincu du caractère illusoire de l'unité d'âme. Il en fait chaque soir l'expérience, dans l'attente d'un baiser maternel, viatique indispensable mais échouant au fond à apaiser la douloureuse conscience d'une séparation qui ouvre sur la détresse. De même, il ne croit pas à l'union charnelle car il constate dans le même temps que la fusion abolit la perception. Le

²⁸ *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 191.

²⁹ S. Freud, *Le Malaise dans la culture* (1929), *Œuvres complètes*, XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 253.

visage d'Albertine disparaît quand il est embrassé. Devant les trois arbres d'Hudismenil, le miracle de la madeleine échoue à se reproduire car le narrateur est trop proche de ceux qui l'accompagnent : « Mais pour que mon esprit pût ainsi se rassembler, prendre son élan, il m'eût fallu être seul. Que j'aurais voulu pouvoir m'écarter comme je faisais dans les promenades du côté de Guermantes, quand je m'isolais de mes parents !³⁰ ». Seules la solitude, et la séparation qu'elle suppose, donnent un point de vue au créateur qui entend créer ou recréer un monde. Proust a besoin de la solitude comme d'une chambre noire pour développer les négatifs de sa rencontre avec Albertine : « Il en est des plaisirs comme des photographies. Ce qu'on prend en présence de l'être aimé, n'est qu'un cliché négatif, on le développe plus tard, une fois chez soi, quand on a retrouvé cette chambre noire intérieure dont l'entre est "condamnée" tant qu'on voit du monde³¹ ». La solitude de la chambre noire, c'est aussi celle du petit cabinet de Combray, lieu de la masturbation et du plaisir que le narrateur prend « un peu plus tard », plutôt qu'avec la femme aimée. Point d'union donc, point de rencontre entre le sujet et l'objet, qui sont toujours «décclés », à l'instar de Proust qui vivait la nuit et ne se couchait qu'au petit matin, à l'heure où sa mère se levait.

Finalement, dans la vie comme dans l'œuvre, c'est le Temps, vecteur de séparation et de mort, qui arrête la pensée magique dans son œuvre unitaire. De ce point de vue, le bal des Guermantes du *Temps retrouvé* fait faire au lecteur une curieuse expérience temporelle. Juste avant d'entrer dans le salon Guermantes, le narrateur conçoit le projet d'une œuvre que le lecteur est pourtant en train de terminer. Cette boucle destitue le temps de sa linéarité chronologique au profit d'une temporalité en spirale, sans doute plus proche des processus psychiques que l'approche développementale, qui échoue à en rendre compte. Le temps s'y abolit dans une circularité vertigineuse, à l'instar de ce qui se produit, comme le note André Green, lors de l'irruption de la mémoire involontaire : « La coexistence des moments actuels

³⁰ *Du côté de chez Swann*, p. 77.

³¹ *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 227.

et éloignés, ce n'est pas le retour du passé comme on le dit, c'est cette espèce de coalescence qui fait justement que la vie psychique ne peut être conçue que dans l'espace qui lui est propre, c'est-à-dire "hors le temps". "Ce qui ignore le temps", c'est ainsi que Freud définit l'inconscient³² ». On est donc en pleine pensée magique, dans la fusion des temps et des lieux que réalise *Le temps retrouvé*.

Et pourtant, au même moment, le narrateur découvre, sur les visages connus du salon Guermantes, les ravages du temps. Ce temps, alors même qu'il vient d'être aboli, reprend ses droits qui sont ceux de la mort, de l'absence éternelle aux autres et à soi-même. Et pour le lecteur qui vient de lire 3000 et quelques pages, force est de constater que le temps a passé aussi pour lui depuis qu'il a commencé *La Recherche* ... Du temps perdu au temps retrouvé, la ligne est brisée par la mort. *À la Recherche du Temps perdu* ne peut donc pas effacer la douleur qui lui préexiste et qui l'informe, la douleur de la séparation, douleur de la mère qui quitte l'enfant. Bien au contraire, cette douleur de la séparation, première expérience de la mort dans la vie, impulse à l'œuvre un mouvement régrédient de recherche de ce qui n'a jamais été, ni ne sera jamais, à savoir l'unité retrouvée avec la mère-amante morte à présent et dont l'œuvre est le tombeau.

³² A. Green, *La Lettre et la Mort*, Paris, Denoël, 2004, pp. 167-168.

ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

PROUST, M. *Du Côté de chez Swann* (1913), *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, I, (1918), *À la Recherche du Temps perdu*, I. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987.

- *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, II (1918), *Le Côté de Guermantes* (1920-1921), *À la Recherche du Temps perdu*, II. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.

- *Sodome et Gomorrhe* (1921-1922), *La Prisonnière* (1922), *À la Recherche du Temps perdu*, III. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.

- *Albertine disparue* (1925), *Le Temps retrouvé* (1927), *À la Recherche du Temps perdu*, IV. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU, D. 1995. *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.

DELEUZE, G. 1964. *Proust et les signes*, Paris, PUF.

FREUD, S. 1895. *Projet d'une psychologie, Lettres à Wilhelm Fliess* (1887-1904), Paris, PUF, 2006.

FREUD, S. 1913. « L'intérêt que présente la psychanalyse », *Œuvres complètes*, XII, Paris, PUF, 2005.

FREUD, S. 1929. *Le Malaise dans la culture, Œuvres complètes*, XVIII, Paris, PUF, 1994.

GENETTE, G. 1966. *Figures*, I, Paris, Le Seuil.

GREEN, A. 2004. *La Lettre et la Mort*, Paris, Denoël.

RICHARD, F. 2002. « Un Remords de Proust. Contribution à la théorie psychanalytique de la création », *Adolescence*, 20, 4.

Résumé

À la recherche du temps perdu de Proust se présente comme une œuvre entièrement placée sous l'égide de la pensée magique, laquelle, par le miracle d'une analogie, fait coïncider passé et présent et abolit toutes les différences. Mais cette exigence narcissique est d'autant plus impérieuse qu'elle se fonde sur la certitude d'une perte de la toute-puissance due à l'action du temps. Le temps, vecteur de séparation et de mort, est à la fois ce qui origine et ce qui empêche le mouvement de l'œuvre.

Mots-clés

Pensé magique – écriture – temps – mort.